

justice, vous entendez, Mouillon, et vous aussi, Jardel ? Il s'agit d'un secret de famille qui ne doit pas être révélé.

—Cela suffit, dit Mouillon, j'ai compris.

—Ce que nous avons trouvé dans la masure, dit alors Jardel, c'est un nombre considérable de bouteilles vides jetées pêle-mêle les unes sur les autres dans tous les coins, puis, dans un placard, une dizaine de bouteilles d'absinthe et d'eau-de-vie. J'ai remarqué que le plus grand nombre de bouteilles vides ont contenu de l'absinthe, ce qui indique que les brigands ont un goût particulier pour cette liqueur verte.

—Mon cher Jardel, répondit Morlot, vous avez fait une remarque qui aura son utilité, si nous sommes obligés de nous mettre à la recherche des deux misérables. Quand on fait une pareille consommation de liqueurs, on n'est pas un client ordinaire pour celui qui les vend. Nous avons là un moyen pour découvrir les malfaiteurs.

—C'est ce que nous avons pensé, Mouillon et moi.

—Et la maison de la rue du Roi-de-Rome, où va souvent le comte de Rogas ? reprit-il, s'adressant à Mouillon : Avez-vous appris quelque chose ?

—Oui, c'est une riche étrangère, paraît-il, une Autrichienne, la baronne de Waldreck, qui demeure là. Cette baronne a deux filles très-jolies de seize à vingt ans et pas de mari. On suppose qu'elle est veuve. Les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, il y a chez elle de nombreuses réunions.

—Quelle est votre opinion sur cette dame ?

—Cette baronne autrichienne pourrait bien n'être qu'une aventurière.

—Pourquoi supposez-vous cela ?

—Parce que les gens qu'elle reçoit ne vont certainement pas chez elle, et n'y passent point une partie de la nuit pour entendre tapoter du piano et entendre chanter plus ou moins mal.

—Alors ?

—Je pense que la maison de la baronne autrichienne est un tripot où l'on joue gros jeu.

—C'est aussi ce que j'ai pensé, Mouillon.

Avez-vous pu voir la baronne de Waldreck ?

—Hier soir, vers quatre heures de l'après-midi, j'ai eu la satisfaction de la voir sortir de chez elle avec une de ses filles.

—C'est une femme d'une taille moyenne qui ne paraît pas avoir plus que trente-cinq ans, n'est-ce pas ?

—En effet.

—Jolie encore et blonde ?

—Vous la connaissez donc, Morlot ?

—Je ne l'ai jamais vue.

—Pourtant...

—Est-ce parce que je vous dis de quelle couleur sont ses cheveux ? répliqua Morlot souriant ; vous savez bien qu'en Allemagne comme en Autriche presque toutes les femmes sont blondes.

Mouillon comprit que pour le moment, Morlot ne voulait rien dire.

—Maintenant, pensait l'intendant de Chesnel, je sais où trouver la dame masquée de l'Opéra et la comtesse Protowska, dame patronesse.

—Dois-je continuer à surveiller la maison de la rue du Roi-de-Rome ? demanda Mouillon.

—Oui, répondit Morlot ; mais vous chargerez un de vos agents de cette besogne, car nous allons avoir ces jours-ci quelque chose de plus sérieux à faire.

—Je dois vous dire, Morlot, que j'ai laissé trois hommes à Montmartre, en observation autour de la masure ; si l'un ou l'autre de ses locataires y revenaient cette nuit ou demain, il sera aussitôt empoigné et immédiatement conduit à l'hôtel de Coulange à moins que vous ne changiez l'ordre que m'a transmis Jardel.

—Je vous confirme, au contraire, ce que vous a dit Jardel : si vous faites une arrestation, c'est à l'hôtel de Coulange que vous devrez conduire d'abord votre prisonnier.

Ils causèrent encore pendant un instant, puis ils se séparèrent.

Le lendemain, il était près de neuf heures lorsque Morlot sortit de chez lui pour se rendre à l'hôtel de Coulange.

Comme d'habitude, il entra dans la loge du concierge pour demander s'il y avait quelque chose pour lui.

—Oui, monsieur le baron, lui répondit-on, une lettre que le facteur a apportée il n'y a qu'un instant.

—Merci, dit Morlot en prenant la lettre.

Au coin de la rue Richelieu, il déchira l'enveloppe. Ses yeux cherchèrent immédiatement la signature de la missive, et il lut en toutes lettres *Sosthène de Perny*.

La lettre n'était pas longue. La voici :

"Je prie monsieur le baron de Ninville, gentilhomme de province, de dire à un personnage de sa connaissance, appelé Morlot, qu'il a tort de mettre son nez dans certaines choses qui ne le regardent point, et de le prévenir, charitablement que, s'il se permet la moindre tentative contre moi, on portera des habits de deuil à l'hôtel de Coulange."

—Tiens, tiens se dit Morlot après avoir lu rapidement, comment peuvent-ils savoir ?... Est-ce que la marquise de Neuville... Ne serait-ce pas plutôt chez la duchesse de Commergue que j'aurais été reconnu ? Pourtant... Eh bien, non, je ne comprends pas. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont découvert que le baron de Ninville et Morlot ne font qu'un seul homme, c'est qu'ils savent que Morlot leur fait la chasse. Après tout, qu'importe ?...

Du reste, Morlot n'était nullement effrayé de la menace contenue dans la lettre. Assurément, Sosthène était capable d'égorger sa nièce dans un moment de rage pour satisfaire sa haine. Mais il y avait à côté de lui le comte de Rogas ; celui-ci avait ses projets, son but à atteindre, il ne pouvait vouloir la mort de Maximilienne.

Il arriva à l'hôtel de Coulange. On l'introduisit immédiatement dans le cabinet du marquis.

—Comment va Mme la marquise ? demanda-t-il.

M. de Coulange secoua tristement la tête.

—Elle ne cesse de pleurer et de gémir, rérondit-il ; sa douleur et son désespoir me font peur. Hélas ! j'ai besoin moi-même de toutes mes forces pour ne pas laisser éclater ma douleur devant elle.

Tenez, Morlot, continua le marquis, en lui tendant une lettre, voilà ce que nous écrit ce misérable Sosthène. Je n'ai pas osé montrer cela à la marquise. Lisez.

Morlot prit la lettre et lut :

"Maximilienne est dans mon pouvoir. Maintenant ma charmante nièce me protège, me sert de bouclier. Elle sera traitée avec tous les égards qui lui sont dus, à condition que mon excellente sœur ordonnera à son agent de police de me laisser tranquille. De ma sûreté dépend la vie de Maximilienne. Quand je saurai que je n'ai plus rien à craindre, je ferai savoir à la marquise de Coulange à quelles conditions je pourrai consentir à lui rendre sa fille."

—Eh bien, Morlot, que dites-vous de cela ? interrogea M. de Coulange.

—Rien, en ce moment, monsieur le marquis. Cette lettre est à peu près la même que celle-ci que j'ai également reçue ce matin. Je ne suis pas étonné. Comme vous le voyez, monsieur le marquis, j'avais deviné pourquoi Sosthène de Perny avait enlevé Mlle de Coulange.

Pendant que le marquis lisait à son tour la lettre adressée à Morlot, celui-ci examinait les timbres des deux enveloppes.

—Les deux lettres ont été mises à la poste à Bercy, se disait-il, est-ce pour faire croire qu'il a conduit Mlle de Coulange à Saint-Mandé, ou à la Varenne, ou à Joinville, ou dans une autre localité de ce côté de Paris ? C'est bien possible. Dans ce cas, si nous devons nous mettre à sa recherche, c'est d'un autre côté que nous irons. Mais il faut savoir d'abord ce qu'a fait le comte de Montgarin.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE

I

Pour ne pas trop anticiper sur les événements qui vont se succéder rapidement, revenons à Maximilienne.

La voiture dans laquelle on avait réussi à la faire monter filait de toute la vitesse des chevaux auxquels Des Grolles, qui les conduisait, ne ménageait pas les coups de fouet.

Jusque là, Maximilienne était restée silencieuse. Croyant qu'elle allait rejoindre sa mère, elle n'avait encore que l'inquiétude qu'on avait fait naître en elle ; elle ne soupçonnait rien. D'ailleurs, bien qu'elle ne connût point la jeune fille qui l'accompagnait, sa jeunesse, sa figure sympathique, sa voix au timbre caressant et son regard limpide et doux lui inspiraient la confiance.

—Mademoiselle, lui dit-elle, vous ne me parlez point ; ne deviez-vous point m'apprendre le malheur qui vient d'arriver ?

—C'est vrai. Mais... Il vaut mieux que Mme la marquise elle-même vous dise...

—Je vous en prie, je suis affreusement tourmentée, l'angoisse me dévore, je ne sais quoi m'imaginer... Parlez, mademoiselle, ayez pitié de ma situation.

—Je le voudrais, mais je ne sais comment vous dire... le courage me manque. Non, non, je ne peux pas.

Maximilienne poussa un cri douloureux.

—Je comprends, je devine, exclama-t-elle prise d'un tremblement convulsif, mon père est blessé, mort peut-être !

—Non, mademoiselle, rassurez-vous, répliqua vivement l'inconnue, il ne s'agit pas de M. le marquis de Coulange.

—Alors, c'est mon frère !...

—Il ne s'agit pas non plus de M. le comte de Coulange.

—Mais qu'est-ce donc, qu'est-ce donc ?

—Vous le saurez quand nous serons arrivées.